V

CICÉRON ET QUINTILIEN

PAR Mlle A.-M. GUILLEMIN
Attachée au Centre national de la Recherche scientifique.

SOMMAIRE. — *La conception cicéronienne de l'éloquence est exposée dans le* De oratore ; *les traités oratoires suivants de Cicéron sont des livres de polémique destinés à soutenir les principes posés dans le précédent. C'est Quintilien qui a écrit, dans l'*Institutio oratoria, *le livre élémentaire correspondant. Quintilien a joui au Moyen Age d'une longue et importante survie, durant laquelle l'éloquence latine a donné naissance à l'humanisme.*

Lorsque Cicéron, revenu d'exil en l'an 57 av. J.-C., eut été déçu dans ses efforts pour reprendre pied dans la vie politique et y faire un retour pacifique au passé, il se réfugia dans les travaux littéraires pour lesquels il n'avait cessé d'exprimer son amour et d'exciter celui des optimates, cherchant à faire d'eux les rivaux des Grecs, avec les restrictions et les transformations dont quelques-unes ont déjà été signalées (voir *Rev. des Ét. lat.*, vol. XXXIII : *Cicéron entre le génie grec et le « mos maiorum »*, p. 209-230 ; vol. XXXIV : *Le legs de Cicéron*, p. 159-178). Il était naturel et conforme au développement littéraire qu'il allât en demander les éléments à ceux qui, depuis près de cinq siècles, marchaient dans la voie où il allait lui-même s'engager ; mais il ne le fit pas à la légère et n'emprunta que les lois de la rhétorique qui étaient conformes aux besoins et aux indications du génie latin.

Rome avait achevé la conquête du Latium, de l'Étrurie, de Véies, sa rivale de jadis, de l'Italie méridionale, et, par son triomphe dans les Guerres Puniques, avait conquis l'empire du monde. Cicéron voulait qu'elle pût lui parler dans un langage digne de sa puissance militaire. De ce nouvel et définitif effort, c'est le *De oratore* qui, une fois encore, nous rendra compte. Nous allons y recourir sous la conduite de l'homme qui a le mieux exprimé la pensée cicéronienne, A. Meillet, dans son *Esquisse d'une histoire*

de la langue latine (p. 205 et suiv.) : « L'humanisme, dit-il, dont les éléments sont grecs, mais qui s'est dépouillé de tout caractère proprement grec, est une création de Rome. Par là Cicéron, qui en a été le représentant le plus actif, est un des créateurs de la civilisation universelle moderne (p. 207)... En matière de littérature comme en matière d'art, les Romains ont agi en amateurs éclairés. Ils n'ont créé aucune forme nouvelle. Mais ils ont compris les idées générales ; ils se sont servis de lieux communs pour nourrir leurs discours publics, pour donner une substance aux entretiens privés entre gens instruits (p. 208)... Réduit à une opposition impuissante, Cicéron s'est tu. C'est alors qu'il a écrit ses ouvrages sur la rhétorique, la politique et la philosophie. Il y a mis sa culture hellénique en l'exprimant au moyen de la langue latine où il était un maître (p. 208). » Ce jugement, dans un espace restreint, dit tout l'essentiel à la gloire de Cicéron et ne me laisse qu'à reprendre les développements du *De oratore* pour montrer combien ils le justifient.

La façon dont Cicéron a abordé son sujet vaut avant tout d'être considérée. Ce prétendu traité de rhétorique est-il bien ce pour quoi on le prend d'ordinaire, un exposé des principes de l'art de la parole, une initiation au talent oratoire? On sait que l'auteur s'était déjà appliqué, dans sa jeunesse, à la composition de traités de rhétorique dont il parle ici avec un parfait dédain (*De or.*, 1, 5). Reviendrait-il à cette tâche avec la conscience d'avoir acquis l'expérience et la pénétration d'esprit qu'elle exige? Puis il nous introduit dans le sujet qu'il se propose ; c'est un souvenir de famille, celui d'une conférence sur l'éloquence qui a eu lieu dans le domaine de Crassus à Tusculum. Les amis et la famille de Cicéron y figurent, chacun avec son caractère, apportant au dialogue la variété du style, qualité recherchée des Romains. Cette entrée en matière ne serait pas hors de propos dans certaines des conférences de Cicéron, et elle évoque à l'improviste de tout autres sentiments : « Rien ne me semble plus beau que de pouvoir tenir en main une assemblée, séduire les âmes, diriger les volontés où l'on veut, les détourner à son gré » (*De or.*, 1, 30). Le lecteur se trouve à l'improviste en présence d'une *laudatio* de l'éloquence et la suite ne le détrompera pas.

Cependant on était en droit d'attendre un secours qui n'est

pas venu. Quelques années plus tard Cicéron aurait eu à sa disposition deux styles apportant à l'ensemble un mouvement et une vie inconnus jusqu'à leur apparition : l'ὕψος ou style sublime, connu par le traité anonyme attribué au rhéteur qu'on a dénommé Ps.-Longin et par la traduction qu'on en lit dans les œuvres de Boileau. Il est cité dans l'*Institutio oratoria* et sert à l'expression de l'admiration (Ps.-Longin, 1, 4). Mais il sert aussi à l'expression de l'horreur et de la réprobation et porte alors le nom de δείνωσις : *rebus indignis, asperis, inuidiosis addens uim oratio* (Quint. VI, 2, 24). On le rencontre abondamment chez Tacite. Dans le *De oratore* (II, 45), Antoine, qui a la parole en cet endroit, est pressé par Catulus de lui dire les principes de la rhétorique auxquels fait appel la *laudatio*. Il refuse, et par ce refus ferme l'entrée du *De oratore* à l'épidictique latine ; il en donne pour raison le danger de surcharger l'enseignement de règles inutiles concernant des genres secondaires : reproches, exhortations, consolations, auxquels suffiront les règles générales du grand style (*De or.*, II, 49 et suiv.). Joignant l'exemple au précepte, Cicéron passe outre, et les règles de l'épidictique attendront pour entrer en jeu l'apparition, au IIIe siècle ap. J.-C., du rhéteur Ménandre de Laodicée, qui d'ailleurs s'acquittera de cette tâche avec la plus grande pauvreté. Nous nous souviendrons de cette réserve de Cicéron lorsque nous rencontrerons l'abondance des explications prodiguées par Quintilien aux étudiants fréquentant ses cours. L'auteur du *Traité du sublime* caractérisait ainsi le style des deux représentants suprêmes de l'éloquence antique : « La grandeur de Démosthène, dit-il, s'élève à une hauteur presque toujours escarpée, celle de Cicéron s'épanche en largeur... Cicéron, à mon sens, tel un incendie qui se propage, dévore tout autour de lui, se déroule de toutes parts avec un feu abondant et durable sans cesse en combustion, qui se porte à la fois d'un côté et d'un autre et qui se nourrit par sa continuation et sa succession même » (Ps.-Longin, XII, 4, traduction H. Lebègue).

Cicéron ne s'était donc pas trompé en pensant que, sous les marques de l'éloquence admirative, le lecteur reconnaîtrait le sentiment qui, sous quelque forme qu'il l'exprimât, ébranlait sa sensibilité en présence d'un orateur digne de ce nom ; mais il nous reste à découvrir la cause qui a amené Cicéron à offrir en

cet endroit, alors qu'il est parvenu lui-même au sommet de la gloire littéraire, cet hommage de reconnaissance. Jusqu'ici nous n'avons vu, dans le *De oratore*, qu'une *laudatio* de l'éloquence, commençant par l'éloge de Crassus au début de l'entretien (*De or.*, I, 20). Mais il reste à attirer l'attention du lecteur sur une particularité qui l'avertit du sens final du traité. Cicéron n'avait pas occupé un terrain vide. Depuis longtemps y avait émigré une foule de Grecs faméliques, dont A. Meillet signale l'invasion amenée en Italie par la recherche d'un gagne-pain (*Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 108). Or chacune de ce qu'on pourrait appeler les « strophes » de l'hymne à l'éloquence que représente la *laudatio* cicéronienne est doublée par une condamnation des rhéteurs grecs auxquels sont venus s'adjoindre des rhéteurs latins. Il faut prendre quelques exemples du ton sur lequel se présente la querelle. Cicéron la résume plusieurs fois par les reproches de paresse et d'effronterie, de paresse parce qu'ils ont négligé l'étude du droit, d'effronterie parce qu'ils n'hésitent pas néanmoins à prendre en main les procès les plus importants, au grand détriment de leurs clients. Voici quelques exemples du ton de ces reproches. Aux invités de Tusculum, interrogeant Crassus sur son opinion personnelle au sujet de l'éloquence, il réplique : « Quoi ! c'est à moi, comme si j'étais l'un de ces misérables Grecs oisifs et bavards, que vous posez cette question? » (*De or.*, I, 102). Un peu plus loin : « Croire que cette vigueur peut être enseignée par ceux qui ont écrit sur l'art de la parole... serait une grosse erreur » (*De or.*, I, 203). Ailleurs : « Ceux qu'on appelle rhéteurs et qui enseignent les préceptes de la rhétorique ne savent absolument rien » (*De or.*, I, 84). Ailleurs : « Si ces maîtres de rhétorique possédaient dans leur enseignement tant de matières importantes, pourquoi ne trouve-t-on chez eux que des règles concernant les exordes, les épilogues et niaiseries de ce genre? » (*De or.*, I, 86.) Ajoutons que Cicéron lui-même nous engage à reconnaître dans le *De oratore* tout autre chose qu'une préparation à l'éloquence. Dans une lettre à Lentulus (*Fam.*, I, 9 ; éd. L. A. Constans, 159), il écrit : « J'ai composé (car j'abandonne à peu près les discours et reviens à des Muses plus douces qui m'enchantent comme elles ont enchanté ma prime jeunesse), j'ai donc composé à la manière d'Aristote trois livres *Sur l'ora-*

teur, en forme de conférences dialoguées... Ils s'écartent résolument des préceptes courants et ils embrassent toute la doctrine des anciens, celle d'Isocrate comme celle d'Aristote. » Cette brève annonce ne contient rien de plus précis que celle qui commence le *De oratore* (II, 10), adressée à Quintus Cicéron : « J'espère que vous ne rangerez pas les présents livres parmi ceux, concernant les lois de la parole, qui ont droit au dédain en raison de la pauvreté des règles qu'ils exposent. » Ces mots insistent clairement sur le véritable sujet du traité majeur de Cicéron. Aucun de ses écrits n'a donc concerné un exposé de l'enseignement de la rhétorique et Quintilien, trouvant cette mission sans titulaire, l'a assumée. Telle est l'origine de l'*Institutio oratoria.*

Son entrée discrète pour prendre la place laissée vide par Cicéron indique déjà comment il la remplira. La même discrétion continuera jusqu'à la fin de marquer son rôle. Il s'est certainement rendu compte qu'il ne pouvait atteindre l'éclat du style cicéronien. Rien ne l'y avait préparé. Il avait été avocat et il demeurait rhéteur, c'est-à-dire excellent professeur d'éloquence, mis hors de pair par la préférence de Domitien pour le préceptorat des fils de sa sœur et la collation des ornements consulaires. Mais de ces distinctions au prestige d'une des magistratures du *cursus honorum* la distance est grande. Il ne s'est pas désintéressé de la beauté du style dont les anciens ne permettaient pas que la parole publique fût dépourvue, et Quintilien ne cesse d'en rappeler le soin à ses disciples. Depuis son entrée en matière par la définition du *status* (Quint. III, 6, 1), il fait appel aux parties du discours, l'une après l'autre, dans leur ordre, et donne pour chacune l'enseignement qui en assure l'efficacité. Ce mode de développement n'est interrompu qu'à la fin du livre VII, où Quintilien fait remarquer au lecteur que toute la matière des cinq livres précédents doit être assimilée par celui qui veut parvenir au sommet de l'éloquence, mais qu'il vaut mieux la simplifier dans les cours destinés à des commençants (Quint. VIII, Prooem. 1). On ne saurait concevoir un plan plus simple et plus dépourvu de prétention. Cette rhétorique ne vise qu'à transmettre la doctrine cicéronienne sans en rien laisser échapper. La forme de Quintilien est aussi soignée que celle de son grand prédécesseur, mais sa perfection n'est pas du même ordre. Plus éclatante,

plus provocante même chez Cicéron, elle est chez Quintilien, par sa trame égale, son souffle soutenu, d'une douceur et d'une distinction qui ne se démentent pas.

Qualités fines et discrètes, mais laissant apercevoir que le *De oratore* et l'*Institutio oratoria* n'appartiennent pas au même niveau littéraire. Le premier est un des plus beaux exemples de grande éloquence dont Cicéron ait laissé l'héritage aux Romains, l'égal de ses grands discours délibératifs ou judiciaires. Entre les mains de Quintilien l'éloge de l'éloquence devient un exposé de ses qualités où se reflète une remarquable intelligence, où se projette la physionomie mentale d'un des hommes les plus propres à séduire par son caractère, un milieu social sympathique et accueillant, non pas seulement pour les jeunes gens auxquels il est destiné, mais ouvert à tous, et, comme l'a montré la postérité, où tous viendront puiser la parole réconfortante de la culture intellectuelle.

A la fin du traité, Quintilien cesse de n'être que l'interprète de celui qu'il juge plus grand que lui, échappe à sa tutelle pour retourner à la définition de Caton, suivant laquelle l'orateur n'est autre que l'homme de bien habile à parler, *uir bonus dicendi peritus* (Quint. XII, 1, 1). J'ai remarqué précédemment que l'interprétation de ce passage est fort claire chez Quintilien, mais beaucoup plus douteuse chez Cicéron (voir *Rev. des Ét. lat.*, XXXIII, p. 212 et suiv.). Quintilien a certainement été conduit à fausser compagnie à Cicéron pour prendre l'initiative de terminer l'explication de la rhétorique par ce qu'il estimait le plus propre à la parfaire. Il y consacre des trésors de « lieux communs », dont on sent quel plaisir il éprouve à les développer (Quint. XII, 1) et qui lui offrent l'occasion d'affirmer au passage la parfaite honnêteté de Démosthène et de Cicéron (Quint. XII, 1, 15-22). Le luxe d'argumentation qui remplit le chapitre XII, 1, ne convaincra pas sans doute le logicien pur, mais il s'explique par le tempérament si délicat de Quintilien et par l'office même qu'il s'efforce de remplir. Aucune nécessité ni parenté interne ne relie l'éloquence à la vertu de l'*ethos*, dit Aristote (*Rhet.*, édition Médéric Dufour, vol. I, p. 39), elle ne peut reposer que sur une réputation tirant son origine du discours même. Les Romains ne possédaient pas l'équivalent de notre « ministère public ». C'était au citoyen qui le jugeait bon de prendre la défense de l'État contre le crime, et

les jeunes hommes politiques avaient contracté l'habitude de commencer leur carrière par une mise en accusation de cette nature, comme Cicéron le fit par le procès de Verrès. Ainsi devenaient-ils en quelque sorte les défenseurs de la vertu, et cette conception de la justice n'est sans doute pas restée étrangère au développement si sûr de lui-même des deux premiers chapitres du livre XII : « L'orateur tel que nous le concevons est celui que définit Caton, *uir bonus dicendi peritus* » (Quint. XII, 1, 1). Le chapitre suivant, XII, 2, 3 exige même que sa formation soit scientifique, approfondie, qu'il devienne un philosophe romain, se montrant dévoué à ses concitoyens, non par des discussions sans témoin, mais par son expérience des affaires. Cette conception est bien romaine et sera reconnue par ceux qui se souviennent que pour Cicéron la philosophie se réduit aux idées générales, c'est-à-dire au développement des lieux communs (cf. *Rev. des Ét. lat.*, XXXIII : *Cicéron entre le génie grec et le « mos maiorum »*, p. 221). Cette attitude de Cicéron en présence d'une part de la langue grecque, qui lui inspire une admiration sans limite, et d'autre part de l'insouciance de la nation grecque vis-à-vis de l'État, que lui a si souvent reprochée Démosthène, persévéra jusqu'à la fin de la carrière du grand orateur. Quintilien termine ce chapitre XII, 1, 45 en expliquant que sa qualité d'homme de bien ne doit pas entraîner l'orateur à refuser le secours de sa parole au client dont le cas lui semblerait mauvais.

Mais n'anticipons pas. Une phase nouvelle s'ouvre pour l'éloquence. Une mort prématurée a enlevé Cicéron en plein talent ; mais par ses œuvres il continue à régner sur le forum, et au sénat résonnera encore longtemps l'écho de sa voix, que Virgile recueille dans l'un des passages les plus grandioses, les plus célèbres et les plus romains de l'*Énéide* : Énée est descendu aux Enfers ; il a rencontré son père Anchise ; celui-ci fait défiler devant lui, pour raffermir son moral pusillanime, les futurs héros de sa race ; c'est pour lui l'occasion de montrer comment Jupiter s'efforce de préparer en lui un instrument propre à la tâche qu'il confiera au peuple romain. Tel est le sens des vers qu'il met dans la bouche d'Anchise (*Aen.* 6, 841-853). Les cinq premiers regardent les Grecs : Jupiter leur a accordé la création des arts et des sciences, puis il continue, à l'adresse des Romains :

Tu regere imperio populos, Romano, memento ;

hae tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
parcere subiectis et debellare superbos

(Verg. *Aen.* 6, 851-853 ; éd. F. Plessis et P. Lejay, p. 557-558 ; voir les notes accompagnant le passage).

L'avertissement de Virgile n'oppose à l'appel complexe adressé aux Grecs qu'une tâche pour les Romains : ils doivent gouverner le monde dans la paix de la civilisation. Mais, quelque temps après l'apparition de l'*Énéide*, la constitution sombrait et le gouvernement démocratique disparaissait, l'alliance proclamée par Virgile entre le souverain pouvoir et l'éloquence n'était plus que le souvenir d'une époque disparue. Or l'éloquence ne pouvait se suffire à elle-même, elle devait avoir un objet à défendre ou à attaquer, une cause à faire triompher ; on les chercha sous l'inspiration du mauvais goût et alors prirent naissance les « styles corrompus », l'amour de l'étrange, du surprenant, de la κακοζηλία.

Ce fut le temps de la déclamation. Sénèque l'Ancien nous en a révélé le souvenir dans ses *Controverses et suasoires* et en même temps le mépris par lequel l'ont accueillie ses contemporains. Ce jugement semblait définitif. Cependant, à une époque récente, un essai de réhabilitation a été tenté. M. H.-I. Marrou a écrit dans son *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (p. 385) : « L'éloquence d'école, dès lors, cesse d'apparaître comme une déplorable absurdité : elle s'oriente tout naturellement vers cet art du conférencier, vers cette éloquence d'apparat qui définit la forme supérieure de l'art aux yeux des lettrés latins comme à ceux de leurs contemporains grecs de la seconde sophistique. » Si les noms des critiques qui ont pris part à cet essai de réhabilitation n'étaient pas aussi imposants, je n'aurais pas fait mention de ce récent épisode ; je ne le rappelle ici au passage qu'en laissant à l'avenir le soin d'en vérifier le bien-fondé (voir, outre H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 384, S. F. Bonner, *Roman declamation in the late republic and early empire*, et, en sens contraire, J. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire*, p. 139).

M. H.-I. Marrou, en proposant cette réhabilitation du style nouveau, semble éprouver quelque hésitation ; il est au contraire tout à fait affirmatif dans son jugement d'ensemble sur celui de Quintilien : « Ouvrons Quintilien, dit-il, dont l'œuvre datée

des années 90 nous fournit un bon poste d'observation au milieu de l'ère impériale ; il est clair que l'orateur qu'il cherche à former est destiné avant tout à faire un avocat, carrière bien achalandée, si l'on songe au développement du système juridique dans l'empire romain » (H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 385). Ce mot qui semble dit en passant signale une considérable modification dans le rôle de l'orateur qui, de fonction politique, devient une fonction sociale. Il n'est plus la clé de voûte du gouvernement, il est devenu un simple citoyen gagnant sa vie par la profession qu'il a choisie, associé à la tâche du père de famille et le secondant dans l'éducation de ses fils.

Dans un ouvrage paru vers la même époque que celui de M. H.-I. Marrou (éditions successives aux environs de 1950), M. E.-R. Curtius a étudié l'histoire de la civilisation européenne, où — ce que l'on était en droit d'attendre — beaucoup de faits intéressent la France. Il les envisage dans un sens voisin de celui de M. H.-I. Marrou. Comme je l'ai fait ailleurs, je relève dans ces passages ce qui en marque le sens général : « Au Moyen Age, l'influence de Quintilien est beaucoup plus grande que ne le laissent supposer les témoignages... L'harmonieux affinement de la vie intellectuelle, l'*uomo universale* est déjà vivant chez Quintilien... Je connais peu de passages qui éclairent d'une lumière aussi crue l'opposition entre l'échelle antique et l'échelle moderne des valeurs. Ces phrases nous montrent pourquoi l'orateur idéal est pour Quintilien l'homme idéal (E.-R. Curtius, *La littérature européenne et le moyen âge latin*, trad. J. Bréjoux, p. 537 et suiv.). Le passage se termine ainsi : « Telle était bien l'atmosphère dans laquelle vivait l'Antiquité finissante et que l'on a pu retrouver encore dans les siècles qui l'ont suivie. De telles paroles montrent que la substance de la rhétorique antique s'est complètement transformée jusqu'à devenir ce que l'on appelle en français « la « religion des lettres » et que symbolisait au XVI^e^ siècle un Érasme. Quintilien pouvait servir de guide à un tel humanisme, mais son influence a été historiquement plus grande encore sur l'enseignement des auteurs antiques et sur les conceptions littéraires fondamentales du Moyen Age » (p. 539).

Après avoir essayé de dégager, en en parcourant l'histoire sur une période de vingt siècles, de reconnaître les traits fondamen-

taux de l'éloquence latine, je voudrais en mettre un tableau schématique sous les yeux du lecteur. Son point de départ a été l'éloquence grecque, telle que Cicéron l'a trouvée existante au moment où il est entré dans la carrière oratoire. Le premier effort de Cicéron a été de l'adapter aux besoins et aux tendances de sa propre nation. Il l'a fait par une simplification dont les étapes ont été consignées dans le *De oratore*. La philosophie lui a paru, comme aux Grecs, le sommet de cet art. Mais pour lui la philosophie est tout autre que pour les Grecs. Elle n'est pas une connaissance technique, mais le système entier des idées générales, l'ensemble des lieux communs qui soutiennent et étoffent le discours (voir *Rev. des Ét. lat.* : *Le legs de Cicéron*, XXXIV, p. 165 et suiv.). En second lieu, les Romains leur adjoindront, pour tenir la place de la philosophie grecque, la connaissance du droit, résumée et symbolisée par le petit livre des Douze tables (*Rev. des Ét. lat.* : *Cicéron entre le génie grec et le « mos maiorum »*, XXXIII, p. 219 et suiv.). En troisième lieu, Cicéron réduit à deux les trois grands styles oratoires des Grecs en refusant d'accepter dans cet ensemble l'épidictique qui n'est plus pour lui qu'un ornement du grand style (*Ibid.*, p. 223 et suiv.). Après ces restrictions, l'éloquence antique se montre composée d'une double tradition ; la tradition grecque de la pensée, c'est-à-dire la philosophie technique, et la tradition latine de l'action.

La seconde, qui seule nous intéresse, forme le contenu du *De oratore*, des principes que Cicéron se sent appelé à transmettre à ses compatriotes. Mais c'est Virgile, de sa voix d'oracle national, qui l'a proclamé pour le monde entier par les vers qu'il place dans la bouche d'Anchise : *Tu regere imperio* (voir *Rev. Ét. lat.*, XXXIII, p. 15).

Cicéron est mort peu avant la publication de l'*Énéide*. Cet événement n'a pas été seulement la disparition d'une éloquence qui avait illuminé la Rome antique d'une gloire unique pour elle et rare parmi les populations terrestres. C'est la mort de la grande éloquence. Cicéron consacrera les jours qui lui restent à vivre à une polémique destinée à soutenir les principes qu'il a posés, les formes qu'il a instituées. Tel est, en effet, l'objet de ses derniers traités oratoires, *Brutus*, *Orator*, etc. Mais enfin apparaît celui que M. H.-I. Marrou appelle « le grand Quintilien » (*Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 403).

En apparence rien n'est changé. Quintilien continue l'œuvre de Cicéron, non plus en orateur, mais en professeur, achève sa consolidation et prend place ainsi parmi « les maîtres du style latin ». On sera peut-être étonné de ne pas rencontrer ici le nom du plus prestigieux écrivain de la latinité : Tacite. Il est absent à cause de sa précellence même ; son style est une création personnelle, intransmissible, un fait unique, demeuré sans modèle et sans imitateur ; il n'a que des admirateurs.

Ainsi sommes-nous parvenus à l'entrée de notre époque contemporaine, dont nous n'apercevons que les prémisses. Nous y retrouvons l'éloquence antique sous le même aspect qu'à ses débuts, divisée en deux branches parallèles ; par l'une, la branche grecque, chemine la pensée, c'est-à-dire la philosophie proprement dite, qui, après une période d'obscurcissement, a retrouvé avec Plotin quelque chose qui ressemble aux beaux jours de Platon. Chez les Latins, l'éloquence cicéronienne continue aussi son jeu par l'action : après avoir introduit dans le groupe social Gaulois, Espagnols, Africains, etc., elle vient d'y faire entrer les premiers aspects de la cité qu'est devenu l'État romain en créant la forme moderne de la profession d'avocat, qui donnera aux autres l'exemple d'une installation définitive. C'est le début du monde moderne annoncé par A. Meillet : « L'humanisme dont les éléments sont grecs, mais qui s'est dépouillé de tout caractère proprement grec, est une création de Rome. Par là Cicéron, qui en a été le représentant le plus actif, est l'un des créateurs de la civilisation universelle moderne » (A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 207).

A. Guillemin.